particulièrement une ceinture funéraire toute neuve, armoriée de blasons, et une chapelle ardente montée sur quatre colonnes de huit pieds de hauteur, peinte en noir semé de larmes, avec quatre fenêtres, des doubles croix à chaque coin, quatre clochetons, et au centre un clocher qui couronnait l'édifice. Naturellement, toute la compagnie de Saint-Geran était convoquée en armes à la quarantaine ; et c'est un des motifs allégués par lui pour justifier sa prise d'armes, que le devoir filial de faire honneur à sa grand'mère. Au beau milieu du service, Diane, toujours âpre à la défense de ses droits, le fit encore sommer d'écouter sa protestation ; le comte s'emporta, jura en pleine église, sans que d'ailleurs l'esclandre parût le moins du monde troubler la cérémonie. A peine sorti de l'église, M. de Saint-Geran monta à cheval, fut salué de deux salves d'arquebuserie, et partit avec toute sa suite. Le reste de la compagnie se dispersa aussitôt : la fête était achevée.

Elle eut pourtant des conséquences imprévues. La régente Marie de Médicis, alors à Fontainebleau, avait été avertie de ce qui se passait sur les frontières du Bourbonnais et du Forez. Le comte de Saint-Geran était estimé, au moins pour ses brillants états militaires ; Honoré d'Urfé, quoique très peu mêlé aux affaires publiques, était bien vu aussi à la Cour, et déjà célèbre par ses ouvrages, surtout par les deux premières parties de l'*Astrée*, qui commençaient à faire tourner toutes les têtes.

La querelle de ces deux hommes était donc un événement qui intéressait la Cour et son entourage. Le 12 novembre, la reine écrivit cette lettre à Honoré d'Urfé (1) :

---

(1) D'Urfé, officiellement « en cour », était alors probablement à Paris.